

[L. L. (LIBAN, Laurence), « Boris Schreiber. "Un silence d'environ une demi-heure" », *Lire*, n° 251, décembre 1996, p. 86-94 (article précédé d'un extrait du livre de B. Schreiber)]

[Article précédé d'un extrait du roman : « *Maman est entrée dans la loge de Madame Simon : une carte postale dépassait le rebord de notre casier... Un jour ! Maman, qui avait ce don de nouer des faveurs, des rubans aux couleurs tendres, sur notre nœud coulant.* »]

Un silence d'environ une demi-heure

par Boris Schreiber

1028 p. Le Cherche-Midi, 179 F

C'est un roman sidérant, une épopée qui vous emporte au bout de plus de mille pages et c'est encore trop court. Poursuivant sa quête autobiographique commencée avec *Le Lait de la nuit* (1989), puis *Le Tournesol déchiré* (1991) publiés par les éditions François Bourin, Boris Schreiber fait le récit des années allant de 1936 à 1944 et de ses treize à ses vingt-et-un ans. Dédaignant le « je », il s'invente un « Boris et moi » diablement efficace. Car Boris ne s'intéresse qu'à lui-même, enfant génial à qui Rimbaud lui-même fait de l'ombre, fils adulé d'une mère lui promettant la gloire littéraire après lui avoir donné la beauté. *Un silence d'environ une demi-heure* est donc la chronique d'une haute destinée annoncée mais qui se déroba cruellement jusqu'à aujourd'hui. Des années de lycée au baiser de Gide, de la guerre vécue à Marseille au retour déçu à Paris, l'auteur retrace également l'histoire de la famille Schreiber, russe, juive, estampillée « polack », tous « mal nés, mal exclus », admiratrice des vainqueurs au point de donner un coup de main aux Allemands, recherchant le label français mais pas à n'importe quel prix. « L'histoire de tous a eu raison de son histoire à lui. Elle a pourri la promesse », écrit Schreiber qui s'empare de sa vie manquée avec une sincérité tranchante et la retourne contre lui dans un élan de joie mauvaise.

L. L.